

INTRODUCTION

« [Au xx^e siècle] les représentations ancestrales concernant la mort – l'arrêt du cœur et de la respiration, le “dernier souffle” – seront profondément bouleversées par la réanimation – littéralement redonner l'âme, la vie –, qui dans le langage médical, en anglais, se dit toujours *resuscitation* (résurrection). Ses succès amèneront rapidement à considérer que la médecine ne fait pas revivre les morts, mais que l'arrêt cardiaque et respiratoire ne signifie pas obligatoirement la mort. Et durant la deuxième moitié du xx^e siècle, la mort d'une personne changera de définition : même si le corps peut être maintenu en vie par la médecine, c'est la mort cérébrale, c'est-à-dire la cessation irréversible de toute activité détectable du cerveau, qui signifie la mort de la personne. Ainsi, c'est la capacité de notre cerveau à survivre qui est devenue, pour la médecine et dans la loi, de manière *a priori* inattendue, la nouvelle frontière ultime entre la vie et la mort. » *J.-C. Ameisen*¹

Du corps et de l'esprit

Drôle de chose que le corps ! Véhicule de notre personne, il est traversé de courants contraires qui créent des tensions intenses ou explosives, en surface comme en profondeur : des courants de valeur. Qu'est-ce à dire ? Le corps ne serait pas un fleuve si tranquille mais bien plutôt un torrent agité de remous et de tourbillons liés à un dispositif d'attractions et de répulsions, d'envies et de dégoûts, d'interdits et d'impulsions qui mobilisent toutes ses énergies vers ce qui serait bien et contre ce qui serait mal, mais souvent tellement attrayant ! Est-ce que notre personne, physique et morale, a la même valeur en toute son étendue, en toutes ses profondeurs, à tous ses âges ? Est-ce

1. « La mutation des savoirs et des pouvoirs de la médecine : une refondation permanente de l'éthique », in *Aux origines de la médecine*, p. 281.

que certains aspects, certaines zones auraient une meilleure réputation que d'autres ? Chacun aura son opinion. En temps ordinaire, est-ce qu'il serait préférable d'éviter de se lever du pied gauche ? Est-ce qu'en vieillissant notre personne serait susceptible de fournir les performances d'avant ? La vie de l'homme est-elle définie par le cœur ou le cerveau ? La principale caractéristique de l'humain est-elle le corps ou l'esprit ? Les maladroits sont-ils gauchers ou droitiers ? Cette distribution induisant une différence de potentiel est-elle organisée par la culture, la civilisation ? S'agit-il d'observations fiables ou seulement de points de vue qui seraient déterminés par des croyances et des codes plus ou moins crédibles, variables selon les gens, les lieux, les époques ? Quelles conséquences au quotidien si l'on préfère éviter ce qui n'a pas bonne cote et si l'on est attiré par ce qui est valorisé ?

Le cerveau, par exemple, serait notre partie *noble* et le reste, vers le bas et les parties honteuses seraient *ignobles* (au sens étymologique du terme) ? L'habitude nous fournit une image en apparence commode de l'homme séparé en deux parties : le corps et l'esprit. On parle alors de représentation dualiste de l'homme. Le cerveau est l'organe dont l'esprit procède et c'est désormais la mort cérébrale qui signe l'arrêt de mort de la personne², même si le reste de son corps peut être maintenu artificiellement en vie. Le cerveau est le lieu majeur de l'homme, particulièrement précieux, et de ce fait très valorisé. En ce qui concerne l'homme malade, qui cherche un médecin du corps en trouve de diverses spécialités physiques, de même que des médecins de l'esprit troublé : les psychiatres. Car en cette partie noble peut aussi se tapir son propre contraire : la folie est logée à la même enseigne que la raison. Il est parfois question de la folle du logis ! La question se corse quand on souffre d'une pathologie dite dégénérative de la famille des apparentés Alzheimer : faut-il voir un spécialiste du corps ou un spécialiste de l'esprit ? Un neurologue ou un psychiatre ? Ce pourrait être un gériatre *et* un psychologue : les deux aspects de la personne pourraient ainsi être pris en considération car c'est l'ensemble de la personne qui est concernée, dans sa globalité, dans son unité. Le plus souvent, c'est le cas dans les consultations mémoire.

Si l'on souhaite interroger la raison de cette partition de l'homme en corps et esprit, notamment parce que ces deux moitiés en quelque sorte parallèles mais d'inégale valeur se rejoignent en gérontologie, il nous faut entreprendre une recherche du côté de l'histoire des représentations de l'homme et de l'histoire des valorisations de chacune des parties qui le composent. Sous quelles influences telle représentation a-t-elle prévalu ?

2. Depuis la définition de la mort adoptée en 1959 lors de la 23^e réunion internationale de neurologie, « on accorde soudain plus d'importance au cerveau qu'au cœur » (M.-A. Descamps). Un corps maintenu artificiellement « en vie » alors qu'il y a mort cérébrale peut dès lors fournir des organes à transplanter. Corps en pièces...

Pourquoi et avec quels effets aujourd'hui ? Une exploration pour mieux appréhender les conséquences de cette partition dualiste dans les émotions positives, mais aussi mieux comprendre les sensations douloureuses liées au travail de chacun au quotidien lorsqu'on vit ou l'on s'engage auprès des personnes âgées et très âgées, parfois malades.

La maladie d'Alzheimer est-elle une maladie du corps ou maladie de l'esprit ? Est-ce que cette question a vraiment du sens au regard des handicaps engendrés dans la conduite de sa propre vie si l'on est affecté par cette maladie ? L'important étant sans doute les compensations à mettre en œuvre de façon pragmatique dans le contexte réel d'accomplissement du projet de vie de la personne envisagée dans sa globalité. Globalité incluant l'histoire de vie. Mais la définition nouvelle de la mort de l'être humain joue inmanquablement une influence sur le sens accordé à cette vie qui se prolongerait dans un corps dont on croirait aisément que le cerveau ne fonctionne plus puisque le langage s'estompe, les habiletés s'effritent, l'identité se dissout, la mémoire se désagrège...

La maladie d'Alzheimer a été décrite pour la première fois à l'aide d'observations faites sur les coupes fines d'un cerveau de cadavre (voir encadré ci-après). Une des patientes du Dr Aloïs Alzheimer venait de décéder après d'étranges changements de comportements. L'histoire est très connue. Un aspect de cette découverte va nous intéresser tout particulièrement. Ce neurologue, avant de pratiquer la dissection, avait ainsi pu observer toute une série de transformations dans les comportements verbaux, pratiques, relationnels, intellectuels de sa patiente. Ces transformations allaient dans le sens d'une dégradation continue jusqu'à la grabatisation. Elle était affectée d'une *démence dite dégénérative*, au sens où cette femme, ayant eu jusqu'alors une vie normale, s'est trouvée totalement changée aux alentours de la cinquantaine, plus précocement que dans le cas des démences séniles. Il s'agissait d'une démence présénile, et Aloïs Alzheimer faisait l'hypothèse d'une causalité neurologique possible.

Il observa par conséquent les coupes du cerveau, ignorant comme tout le monde à l'époque, qu'il y avait des grandes quantités de neurones ailleurs que dans le cerveau (voir encadré p. 13). Il ne pouvait donc faire d'autres hypothèses neurologiques que concernant une localisation de la maladie dans le cerveau. (Du reste, la recherche contemporaine ne s'est guère plus intéressée aux neurones situés en dehors du cerveau. Il est important, nous le verrons, d'essayer de comprendre pourquoi.) Outre la réduction de la densité des neurones par rapport à un individu de cet âge, il observa ainsi dans la zone temporofrontale des plaques dites séniles. Elles furent bien vite convaincues d'être en cause dans les processus démentiels préséniles, voire d'en être les responsables premières.

La découverte de la maladie d'Alzheimer

Le nom d'Aloïs Alzheimer est lié à la « maladie particulière du cortex cérébral » dont il décrit pour la première fois les symptômes le 4 novembre 1906, lors de la 37^e Conférence des psychiatres allemands à Tübingen. Au cours de cette conférence, il rapporta l'observation d'une femme de 51 ans qui a présenté un délire de jalousie, suivi d'une désintégration des fonctions intellectuelles. C'est son collègue et ami Nissl qui avait fourni à Alzheimer les nouvelles techniques histologiques pour l'étude des pathologies nerveuses, après quoi il étudia les caractéristiques neuropathologiques de cette maladie. L'examen au microscope du cerveau de la patiente a révélé la présence, dans le cortex cérébral, de lésions analogues à celles de la démence sénile, les plaques séniles. Il mit également en évidence les deux types de lésions cérébrales caractéristiques de la maladie qui fera sa renommée : la dégénérescence neurofibrillaire et les amas anormaux de fibrilles dans les neurones. Il n'a pas pu identifier la maladie, car elle était inconnue jusque-là. Le professeur Emil Kraepelin, dans son influent *Traité de psychiatrie*, individualisa la « maladie d'Alzheimer » et lui donna ainsi le nom d'Aloïs Alzheimer. Il s'agissait pour lui d'une « démence du sujet jeune, rare et dégénérative », laissant au terme de « démence sénile », le sens de démences vasculaires du sujet âgé.

Source : <http://www.alzheimer-montpellier.org/site.html>

Le scénario de la maladie inconnue peut se reconstituer selon la méthode en vigueur depuis Jean Fernel³ (1550 environ) qui consiste à faire dans un premier temps et par dissection une *analyse* : réduction de l'ensemble corporel aux plus petites unités que le scalpel puisse atteindre et isoler. Le scalpel sera assisté plus tard du microscope et de la chimie. Analyse la plus fine possible des constituants du cadavre, puis, en un second temps, de faire un effort de pensée pour reconstituer le fonctionnement vivant à partir des pièces démontées visibles, comme s'il s'agissait d'une mécanique de pièces détachées à reconstruire, mais uniquement par la pensée. Faire l'*analyse* c'est ainsi découper le cadavre en ses parties les plus élémentaires possibles, le réduire en ses composants les plus basiques sous le contrôle de la vue. Celle-ci est essentielle à ce mode de procédure : ce que l'on voit est assuré d'être, objectivement, vraiment, certainement,

3. Jean Fernel, médecin français (Clermont-en-Beauvaisis, 1497 – Paris, 1558). Après avoir étudié la philosophie et les mathématiques, il se passionne pour l'astronomie et publie deux livres, le *Monalosphærium* et la *Cosmotheoria* (1528). En 1530, il est reçu docteur de la Faculté de Paris, et devient l'un des premiers médecins de son temps (il soigna Diane de Poitiers, Henri II et Catherine de Médicis). Il emprunte à Aristote le terme « physiologie » (1554) pour désigner la partie la plus importante de son *Universa Medicina*.

sans aucun doute possible⁴. (Nous n’entreprendrons pas ici la discussion concernant le doute et son dépassement par un Descartes insistant sur les illusions de la perception.) Séparation des éléments de base, observation visuelle, puis ensuite seulement reconstitution intellectuelle : c’est une production de représentation qui aboutit à une dématérialisation de l’objet initial. Est-il possible de saisir la raison profonde de ce processus de dématérialisation ?

La localisation des neurones

« Et si la maladie de Parkinson n’était pas une pathologie du cerveau, mais... une maladie infectieuse, qu’un pathogène déclencherait dans les intestins ? Émise depuis une dizaine d’années, cette hypothèse “incroyable” commence à devenir crédible. Or, une infection, ça se soigne ! [...] L’origine de cette maladie neurodégénérative – comme Alzheimer – reste en effet incertaine, ce qui recule d’autant la possibilité d’en venir à bout. Pourtant, il y a moins de dix ans, le chercheur Heiko Braak, anatomiste et professeur à l’université de Francfort, formulait une hypothèse littéralement “incroyable” tellement elle allait à l’encontre de la vision classique de la maladie de Parkinson... Selon lui, non seulement la maladie de Parkinson serait la conséquence d’une banale infection par une bactérie ou un virus ; mais la dégénérescence des neurones du cerveau ne serait qu’une conséquence ultime d’un long processus amorcé des années auparavant dans les intestins... » L’étrangeté de l’hypothèse intestinale comme point de départ pour des maladies neurodégénératives résulte de la méthode d’investigation initiale des neurologues qui la localisaient dans le cerveau, la fameuse localisation cérébrale. Un nouveau chapitre s’annonce peut-être dans l’histoire des recherches jusqu’alors centrées sur les neurones du cerveau, lieu anatomique supposé de la raison et de ses défaillances. Dans l’histoire de la pensée médicale, Pinel localisait déjà l’origine de la folie dans les intestins. Beaucoup d’autres localisèrent l’origine de la mort au même endroit.

Source : « Parkinson l’incroyable hypothèse ! », *Le Parkinsonien indépendant*, n° 47, janvier 2012.

Pureté, fiabilité et vérité

Le rayon lumineux qui transporte l’image est supposé fiable, y compris par le microscope, c’est-à-dire qu’il n’introduit pas de biais entre l’objet

4. C’est aussi ce vecteur que toute une psychologie américaine a privilégié dans le sillage de Watson en particulier, la psychologie comportementale ou béhaviorisme. Il convenait, selon la méthode choisie, de ne considérer que le comportement visible, sans chercher à imaginer ce qui pouvait se passer hors la vue de l’expérimentateur, dans la boîte noire crânienne ou autre. Le comportement observable de l’organisme vivant fut ainsi seul pris en considération, sans état d’âme.

regardé et l'image reçue par l'œil. La lumière *pure* ne déforme pas le réel, au point qu'il est supposé implicitement que cette transparence serait un vecteur de la vérité. Plus précisément : les modifications apparentes liées à la perception de l'image lumineuse, les anamorphoses dont les peintres ont fait parfois usage, sont aisément descriptibles par la géométrie ordinaire. Transparence et absence de transformation, ou rectification correctrice aisée, caractérisent l'image qui parvient à l'œil. Hors illusion d'optique qu'il faut débusquer, puis corriger, le sens visuel informe l'homme sur son environnement, de manière fiable et précise, mais aussi sur une durée suffisante pour s'en assurer en cas de doute : il est possible d'y regarder à deux fois pour reconnaître un objet immobile. Un objet immobilisé est vu de la même façon, il demeure identique, c'est à chaque fois le même, pour chacun des observateurs ou à chaque observation. L'image reflète ainsi l'objet dans sa pureté, sa vérité optique fixée.

Étudiée par les historiens, dont la connaissance documentée procède d'une démarche d'analyse et de synthèse identique à celle de Fernel, la pureté est une valeur absolue, par ailleurs recherchée dans le diamant et les pierres précieuses, dans l'or inoxydable : le temps n'a aucune prise sur la pureté éternelle, la perfection qui sied au divin. Les alchimistes tentèrent de purifier le plomb pour en faire de l'or, ou découvrir une pierre philosophale, ou encore distiller l'élixir de longue vie, la quintessence : *essence* (ce qui est) cinq fois distillée et purifiée. Par extension, les symboles de la pureté seront supposés avoir des effets bénéfiques pour l'homme. Nous verrons en particulier l'importance de la *blancheur* de la blouse des soignants dans l'imaginaire contemporain de l'hygiène et de la propreté, variantes de la pureté.

Revenant à la lumière en tant que phénomène physique, à l'échelle de l'homme, il est aisé d'en obtenir la description *optique* par la géométrie d'Euclide. Elle en devient le support scientifique et méthodologique revendiqué par les savants à partir de la Renaissance. Cette géométrie fut naguère produite par les penseurs grecs qui surent la débarrasser par le raisonnement (*i.e.* : la pensée pure, les idées universelles et éternelles présentées sous forme d'axiomes et de lois universelles) des impuretés manuelles qu'y avaient laissé les arpenteurs égyptiens du Nil. Sécurisée par la pensée pure, quasi divine, la géométrie ainsi acquise servit à Platon comme condition d'entrée dans la pensée pure philosophique : « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre », fit-il inscrire au fronton de son école de philosophie.

La géométrie en tant que pensée pure permet une traduction de l'état brut des formes des choses perçues en une représentation débarrassée de la matière. La dématérialisation s'effectue ainsi dans des conditions fiables de sorte que les objets de la connaissance puis de la science deviennent des objets de la représentation. Ce qui ne rentre pas dans le cadre

géométrique puis plus généralement dans le cadre mathématique sort de fait du cadre scientifique.

Dès lors que les objets de la pensée scientifique sont structurés par la géométrie, et la mathématique en général, cela va bien au-delà de la simple description formelle externe. La composition intime des objets ainsi représentés se mathématise : le monde devient mathématique selon l'hypothèse qu'il serait entièrement réductible à la formalisation⁵. Dans le même temps, ce sera le piège lorsqu'il s'agira d'entreprendre la description puis la formation d'objets qui résisteront à la mise en forme selon les mathématiques choisies initialement pour faire la science. L'exemple le plus célèbre est celui de la *théorie de la relativité* née précisément suite à des problèmes engendrés par la géométrie d'Euclide. Bien que cette géométrie améliorée notamment par Descartes et Newton puisse fournir le support à la conception scientifique de la gravitation universelle, elle empêchait de comprendre certaines observations et certaines expériences. En choisissant une autre géométrie, Einstein a été capable de franchir l'obstacle et rectifier la cosmologie de Newton et Laplace, fournissant au passage un modèle de dépassement des difficultés nées dans toutes les autres disciplines à cause du choix des mathématiques qui construisent leur objet. L'étude des conditions de possibilité de la science, des dépassements puis *les rectifications de ses erreurs antérieures*⁶ par le choix de nouveaux paradigmes mathématiques, s'est développée alors sous le nom d'*épistémologie*.

De leur côté, les historiens ont décrit les liens entretenus entre la promotion de la vue depuis le Quattrocento et l'organisation générale des pouvoirs. Chacun se souvient de l'analyse proposée par Michel Foucault du *panopticon*, de J. Bentham (1791), outil développé au XIX^e siècle en architecture afin d'obtenir l'intériorisation de l'œil du maître chez les surveillés. La vue est ainsi l'accès privilégié du pouvoir sur l'homme, pouvoir qui utilise la même géométrie que la science, et ce depuis un certain Cosme l'Ancien, à Florence, à l'aube de la Renaissance. L'historien Lucien Febvre⁷ a repéré la montée en puissance de la vue depuis le XVI^e siècle au détriment des autres sens, tandis

5. En procédant à l'assimilation intellectuelle du monde à la mathématique à quoi scientifiquement il se réduit, Newton parvint à une fin que par ailleurs il poursuivait dans ses travaux alchimiques. Il sublima en quelque sorte la vile matière en pure géométrie, d'essence divine, comme le pensaient les platoniciens dont il fut. « La pensée aime les transmutations », écrit Newton dans *l'Optique*. D'une certaine manière, la mathématisation de l'univers pose la géométrie et les autres branches de la mathématique à l'endroit même où s'opère la transmutation de l'hostie en corps du Christ, mais dans l'autre sens : la matière du monde y devient pure pensée, quasi-divinité.

6. G. Bachelard, *Le Nouvel Esprit scientifique*, PUF, coll. « Quadrige », 2013.

7. L. Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, Albin Michel, 1942.

que Norbert Élias⁸ pointait une intolérance croissante depuis le Moyen Âge aux émotions suscitées par la violence accrue des messages sensoriels ou, selon Alain Corbin, « si l'on préfère, une délicatesse croissante, scandée par des modifications sociales successives⁹ ». Nous ne supportons plus des odeurs que nos ancêtres aimaient ou toléraient.

La mauvaise odeur est un repoussoir. Pourquoi ? Elle est supposée porteuse de dangers pour la personne. La vue par conséquent doit détecter de plus loin les dangers dont nous aurions l'information trop tard si nous inhalions des poisons dangereux. Le rayon lumineux à l'inverse n'est pas porteur de ces dangers, sauf intensité aveuglante inhérente à la lumière elle-même, puisque géométrisé en immatérialité pure. La vue identifie des signes repérables et fiables, de sale, mais aussi de propre, à confirmer par l'*odeur de propre* le cas échéant, la chaîne du froid jouant également son rôle en informant le sens tactile. L'étape contemporaine du processus, c'est la présentation d'un mort à sa famille après intervention des thanatopracteurs : les signes visuels de la sécurisation sont très clairement présentés, les signes olfactifs agréables et la température ressentie en sont les compléments. Le pouvoir néfaste de la mort est ainsi réduit à néant par des moyens contemporains. Chaque époque renouvelle ses techniques.

À un autre niveau de compréhension, la réduction du réel à son expression mathématique permet d'enclôtre le monde dans des formulations sans danger. En tout cas, nous le concevons ainsi aujourd'hui, avec nos concepts : dire la maladie avec des mots, cela enlève déjà les odeurs et les microbes du cadre de la conversation. *Alzheimer*, c'est mieux que *gâteux*. Les mots sont tout, sauf des agents infectieux, même si parfois certaines pensées peuvent se révéler toxiques ou vénéneuses ! Par conséquent si l'on parvenait à réduire la totalité du monde à des mots, et mieux encore à des formules mathématiques, alors nous serions à l'abri de tout danger d'infection, de contamination. La vie éternelle s'offrirait à nous ! La réduction du monde à l'expression verbale et mathématique enlèverait tout danger dans *le traitement humain de la mort*¹⁰.

8. N. Élias, *La Civilisation des mœurs* (trad. d'une partie du livre *Über den Prozess der Zivilisation*, 1973), Pocket, coll. « Agora », 2003.

9. A. Corbin, « Histoire des sensibilités », *Encyclopædia Universalis*.

10. Du point de vue anthropologique, la purification positive du monde, analysé par le scalpel puis synthétisé par le verbe et le nombre, est l'une des procédures de l'humanisation de la vie et de la mort. Elle se double d'une seconde opération, également descriptible mathématiquement, un évidement négatif procuré par la division sociale des classes et des professions. Les subdivisions sociales engendrent des distributions et des échanges qui réorganisent la vie selon l'homme. Les points de passage et de jonction/disjonction entre la vie selon la nature et la vie selon l'homme sont inévitablement l'objet d'une attention toute particulière.

La formation d'un savoir médical, selon les méthodes scientifiques – avec contribution de la population : donner son corps à la science – et selon les méthodes logiques de l'analyse, protège donc à la fois les professionnels pénétrés de ce savoir et ceux qui s'en approchent, car les croyances sont tenaces : la proximité, voire le contact avec la pureté, cela permet de bénéficier d'une influence protectrice. Juste l'inverse du contact avec le cadavre, lieu de la mort et de ses dangers. Dans ce contexte de production de sécurité, absorber le cadavre par les yeux, en petites tranches ou en pièces fines détachées les unes des autres, c'est réellement absorber de la mathématique par les yeux, cela pénètre dans le corps et se rend directement dans le cerveau, lieu de l'âme ou de l'esprit. Le monde perçu est déjà transformé (la *transmutation* dont parle Newton) par la géométrie qui compose l'univers selon la science de l'époque : la dématérialisation. C'est en quelque sorte du *déjà purifié* car le rayon lumineux est supposé sain et sans danger, pur, au moins pour accomplir cette tâche : du prêt à consommer sans danger. La science peut dès lors se substituer à la divinité puisque, selon les platoniciens, les idées éternelles et parfaites ont quelque chose à voir avec Dieu soi-même. Du moins, sur le principe. Dans les faits de l'Histoire, c'est un peu plus compliqué !

Ainsi, la dissection permettait l'analyse du cadavre en ses composants ultimes et vrais, car transportés dans la pureté quasi divine d'une lumière au comportement euclidien. C'est la méthode anatomique dont les conséquences ont été de déduire, et donc *concevoir par la pensée*, une authentique gestation masculine, le modèle de l'homme vivant à partir de son cadavre visible et immobilisé. La compréhension des maladies, notamment des maladies mortelles, fut acquise suivant le même principe, en particulier par Bichat, avant de passer à un autre modèle, celui de Claude Bernard, qui proposait l'adoption de la méthode expérimentale en médecine, dont l'expérimentation sur le vivant. Enfin, Jean-Claude Ameisen apporte une précision sur les formes nouvelles prises par la mathématique utilisée pour dire à la fois la maladie et l'efficacité prouvée des traitements contemporains. « La médecine a toujours procédé, pour identifier la maladie dont souffre la personne, à une démarche qui consiste à la rattacher à un groupe abstrait, le groupe qui souffre de la même maladie – c'est la base même de la démarche diagnostique¹¹. » L'abstraction qui consiste à distancier par la pensée est un processus qui vide l'objet représenté de sa substance afin d'en faire un objet du savoir. Effectuer du classement, c'est produire de la représentation scientifique de la réalité. Les indices cliniques recherchés par le médecin qui enquête pour le diagnostic, visibles sur le corps du malade, sont des signes dont les regroupements fournissent la signature d'une maladie vraisemblable.

11. J.-C. Ameisen, *op. cit.*, p. 283.

La sémiologie permet la lecture diagnostique des signes sur le corps du malade. « Le risque de voir la personne s'effacer derrière la maladie dont elle souffre est aussi ancien que l'entreprise d'explication, de classification, de la médecine¹². » La phrase d'Ameisen propose un paradoxe à réfléchir : *voir* la personne devenir *invisible*, remplacée par la maladie.

Garder son attention sur la forme issue de la sémiologie et maintenir son intérêt pour la forme donnée par l'existence sociale et humaine dans la relation et la considération quotidiennes, c'est une vraie difficulté. La théorie de la forme, la *Gestalt théorie*, permet d'en comprendre la raison : la vision n'est pas la perception. Si nous observons un cube dessiné en perspective, ou une boîte quelconque, la face qui sera mise au premier plan de notre perception doit supplanter celle qui sera en arrière-plan. De même, si nous regardons deux profils de visages posés face à face, nous ne voyons plus le verre à pied qui se dessine entre eux, et inversement, si la coupe passe au premier plan de notre attention, les visages ne sont plus identifiés comme tels. La sélection est nécessaire pour mettre en forme et organiser l'unité perçue. Cela n'empêche pas d'alterner, mais il y a un saut pour la formation de la nouvelle image et non pas une continuité fluide qui glisserait progressivement de la première image perçue vers la seconde. La nécessaire focalisation qui permet l'unité de l'image oblige la formation d'intervalles entre deux images, production du discret ou de la scansion. La coupure surgit de la formation de l'objet perçu dans son unité. Pendant tout ce temps, la vision ne change pas.

Poursuivons la lecture d'Ameisen. Une nouvelle particularité émerge avec l'utilisation des statistiques : l'homme lui-même se dissout dans la probabilité. « Mais l'utilisation croissante, à partir du milieu du XIX^e siècle, des statistiques comme "preuves", sous forme de probabilité, d'abord dans le domaine de la santé publique, puis dans celui du diagnostic et de la thérapeutique, a abouti à classer la personne comme membre "probable" d'un sous-groupe possible à l'intérieur d'un groupe¹³. » Un pas de plus et l'identité de la personne provient de l'appartenance de groupe : elle n'est plus elle-même, sa maladie est pour elle. Dissoute à soi-même, elle devient autre, objet d'un discours mathématisé. « Ce n'est plus seulement dans une classification, dans une maladie, que la personne risque de s'effacer, mais aussi, de manière plus virtuelle, dans un processus de formalisation mathématique, en tant que probabilité chiffrée, en tant que point rangé dans un nuage de points donnés, mais dont la localisation précise ne se révélera qu'*a posteriori*¹⁴. »

La création de l'homme par le médecin date pour une bonne part du XVI^e siècle, mais les finitions sont plus tardives, et se poursuivent à ce jour.

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*

14. *Ibid.*

Marx comprenait l'Histoire comme *exploitation de l'homme par l'homme*. Ainsi, l'homme dont nous avons aujourd'hui la représentation médicale est une *création de l'homme par l'homme*, constituée à partir de cadavres : être diagnostiqué « malade d'Alzheimer » repousse encore les frontières puisque le diagnostic en théorie ne pouvait être posé que *post mortem*. Le malade d'Alzheimer serait presque déjà comme un mort cérébral qu'on ne pourrait cependant éthiquement débrancher et dont il faudrait attendre le décret naturel d'autolyse !

La représentation de l'homme médical par l'homme passe par le cadavre, et non par l'argile comme dans la Bible. Il ne serait pas si absurde de parler de *thanaturgie* anthropologique : fabrication de l'homme par extraction d'éléments purifiés issus du cadavre, comme il y a de la métallurgie ou de la sidérurgie par extraction et purification du minerai. La manière de procéder a probablement une influence décisive sur le résultat. Nous devons par conséquent la garder à l'esprit si nous voulons interroger ses effets sur les pratiques et les représentations médicalisées de l'homme, notamment les représentations médicalisées des personnes les plus âgées. La source première de la connaissance médicale de l'homme dans son ensemble, et pas seulement la connaissance de son anatomie, étant extraite des cadavres, cela doit avoir des conséquences sur l'approche des corps, y compris âgés. Lesquelles ?

Puisque la base est celle de l'homme mort, figé, immobile, par définition, l'accès à la compréhension de ce qui fluctue, bouge, s'écoule, circule est plus que compliqué : impossible. On ne peut pas se protéger des écoulements qui tombent à terre par l'image fixée et la lumière de la divine géométrie ! L'homme ainsi étudié se déploie dans une étendue, celle de ses viscères, de ses muscles, de ses tendons, de ses os. Du coup ce qui ne se situe pas dans cette étendue visible et immobile¹⁵ échappe. Comment disséquer la mémoire ? Comment disséquer l'entendement (l'intelligence selon le vocabulaire ancien) ? Comment disséquer les émotions ? Comment disséquer les battements du cœur ? Passe pour disséquer l'œil et en déduire le mécanisme optique de la vision, mais pour comprendre la vision proprement dite, avant même de songer à la perception, comment s'y prendre ?

15. L'Église admettait depuis le XIII^e siècle (à l'initiative de l'Université de Bologne) la dissection du corps humain à la condition que la raideur cadavérique soit acquise et que rien dans le corps ne bouge. Vésale, le plus reconnu des grands anatomistes de la Renaissance dont le livre *La Fabrica* eut une destinée exceptionnelle, faisait, comme tous ses confrères, des dissections en public. Lors de l'une de celles-ci, en Espagne, il procédait à la dissection d'un homme lorsqu'un prêtre, lié à l'Inquisition, cru voir un mouvement sur le corps du cadavre vivant ! Scandale et tribunal, condamnation à faire un pèlerinage punitif en Terre sainte, au cours duquel il trouva la mort. Mort comme purification ultime des fautes ? À méditer !

Descartes eut l'idée de marquer la différence entre l'étendue corporelle et l'absence d'étendue de l'entendement. L'entendement fut ainsi associé à l'âme qu'il logea dans le cerveau, dans une petite glande, la glande pinéale. La métaphysique devint chez lui la connaissance de l'âme et la physique, science des objets et des substances de l'étendue. En géométrisant l'étendue du corps et en faisant dépendre l'âme d'un point sans étendue, Descartes procédait à la même démarche qu'Euclide naguère, qui faisait du temps un invariant dont on pouvait se passer pour développer la géométrie. Du reste, les rapports entre Descartes et la géométrie euclidienne passèrent par la dioptrique, c'est-à-dire l'étude du comportement des rayons lumineux en milieu liquide. Le temps et l'âme n'ayant pas d'étendue, ils sont une autre dimension, selon ce que notre conception contemporaine permet d'en dire, mais cela n'était pas pensable à l'époque de Descartes car les cadres mathématiques de cette pensée-là n'étaient pas encore posés. Il faudra attendre l'arrivée des géométries non-euclidiennes et leur intégration dans les élaborations intellectuelles au cours du XIX^e et du XX^e siècle. L'épistémologie étudie les conditions de la pensée selon tel ou tel concept, mais nous n'allons pas nous étendre, si j'ose dire, sur ces questions ici.

Dans ce cas précis, nous comprenons pourquoi Descartes s'est trouvé devant un problème dont nous ne sommes pas sortis et qui explique en grande partie les difficultés conceptuelles contemporaines de la gérontologie, comme du reste une bonne partie des faux problèmes retardant la représentation scientifique de l'homme. Il adopta la méthode géométrique pour assurer ses raisonnements dans le but de déboucher sur une connaissance sûre, une certitude incontestable. La démonstration mathématique y est considérée comme pure et sans erreur lorsqu'elle est menée avec rigueur. La géométrie connue de son temps était euclidienne, c'est-à-dire qu'elle demeurait dans le cadre fixé par les mathématiciens grecs qui en avaient formalisé le contenu. Dans ce cadre, la vitesse de déplacement de segments de droite n'avait aucune influence sur leur longueur : pour calculer la longueur d'un terrain, il fallait déplacer l'unité de mesure autant de fois que nécessaire. Que vous alliez vite ou lentement, la longueur du champ sera la même puisque l'unité de mesure ne se raccourcit ni ne s'allonge en bougeant – à ces vitesses. Évidence d'arpenteurs admise par les théoriciens de la géométrie. Le temps était un invariant, quelque chose de stable et donc sans effet sur le résultat du calcul. Il était possible de l'éliminer du raisonnement géométrique. Cela ne voulait pas dire que par ailleurs les Grecs ne disposaient pas du concept de temps. Mais son traitement mathématique relevait d'un autre registre. Séparant l'espace et le temps, l'étendue des corps et l'absence d'étendue de l'âme en devenaient la conséquence majeure. La réflexion sur la mémoire dans ses rapports à l'écriture occupa une place importante dans cette élaboration, chez Platon par exemple. L'homme dès lors se subdivisait

en un corps et une âme, tant il est vrai qu'il ne peut y avoir de pensée philosophique, donc pensée de l'homme, que sur une base mathématique, tout au moins dès la conception platonicienne.

Entre-temps, les peintres de la Renaissance ont remis au goût du jour, et pour quelques siècles, la représentation réaliste du monde et de ses objets suivant les principes de la géométrie d'Euclide. Nous connaissons bien aujourd'hui les particularités de la perspective optique, monoculaire, selon ces dispositions. Nous savons repérer les lignes de fuite dans la composition d'un tableau. Nous savons aussi où doit se positionner le regard de celui qui contemple l'œuvre¹⁶. Les bases géométriques retenues par les peintres et les mathématiciens de la Renaissance pour la construction du tableau sont très proches de celles de la perception humaine. L'homme qui regarde le tableau est prévu dans la conception de l'œuvre à regarder, tableau, statue, bâtiment, ville. Les principes de la composition de l'œuvre composent aussi le spectateur. Nous ne dirons jamais trop à quel point cela conditionne l'histoire, la formation du sujet humain proprement dit. Le monde se géométrise et l'homme fait partie du monde.

Descartes avait étudié la structure optique de l'œil et d'une certaine manière transposait à l'intérieur de la boîte crânienne le point, non plus de fuite mais d'accès, qui serait le lieu de l'âme indispensable à l'entendement géométrique du monde ainsi conçu. Ce point sans étendue qui correspond avec Dieu, dont l'existence est une absolue nécessité pour sa conception du monde, se situe selon ce schéma dans la glande pinéale. On ne saurait faire le reproche à Descartes de manquer de cohérence pour parvenir à un énoncé dualiste du modèle de l'homme. En même temps, cet aboutissement ne le satisfaisait pas totalement car il envisageait bien son unité. Cependant le modèle optique le conduisait aussi à une conception mécaniciste du vivant, l'animal machine dans un monde d'horloger¹⁷. La connaissance scientifique de l'étendue était parfaitement possible tandis que la connaissance du monde sans étendue, celui de la métaphysique, était problématique : puisqu'il n'y a de connaissance que sur le modèle géométrique, là où il n'y a pas de géométrie il n'y a pas de connaissance possible. Donc, pas de psychologie. « Ce qu'on ne saurait dire, il faut le taire¹⁸ » dira au xx^e siècle le philosophe Ludwig Wittgenstein. Mais, faut-il ajouter : *provisoirement*, dans l'attente active d'un

16. *La Joconde* de Léonard de Vinci déborde de ce cadre. Où que se place le spectateur, elle le regarde dans les yeux. Troublant effet que ce dépassement optique de l'unique point d'où regarder, dépassement qui vous poursuit partout, sans que vous puissiez y échapper. Le pouvoir de l'artiste vous envoûte, vous absorbe, vous harcèle ! Artiste qu'il définissait par ailleurs comme étant un imposteur, c'est-à-dire faisant illusoirement passer la représentation pour la réalité.

17. Voltaire utilisait l'expression : « le Grand Horloger » comme métaphore de Dieu.

18. L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 1993.

autre dispositif d'énonciation, plus performant sur ce point ! Nous en sommes juste là.

Où est-ce que cela nous a menés ? Subdivisant l'homme en corps et esprit par cohérence avec son propos épistémologique, Descartes s'inscrit dans la filiation néoplatonicienne de la Renaissance européenne. Deux séries de suites sont à envisager : la première est liée aux effets de cette conception sur les raisonnements et représentations de l'homme selon ceux qui se disent cartésiens, la seconde s'inscrit dans les traces de ceux qui comme Spinoza repèrent « l'erreur de Descartes¹⁹ », selon l'expression titre d'Antonio R. Damasio. Les premiers se représentent l'homme rationnel et envisagent de découvrir ses particularités dans le cerveau et ses images, lieu supposé de l'homme *cognitif*, tant en ce qui concerne son fonctionnement normal qu'en ce qui concerne ses dysfonctionnements. Les autres envisagent en l'homme non seulement son être géométrisé, mais également sa dimension émotionnelle et éthique. Il faut considérer enfin ceux qui, également admirateurs de Descartes et de Spinoza, ont essayé de concevoir un système qui les dépasse et les englobe, dans le sillage de Hegel essentiellement. C'est sans doute de là qu'il faut désormais repartir pour avancer du côté des sciences de l'homme : non plus se démarquer de la philosophie mais repérer ce qui en elle est l'intuition de la mathématique du nouveau corps de science pour dire l'homme. Exactement dans le sillage d'un raisonnement de Hegel pour qui déjà la théologie était une représentation de l'homme par l'homme, inconscient cependant de ce qu'il réalisait là²⁰. C'est un beau programme pour le XXI^e siècle !

J'imagine l'inquiétude du lecteur ! De quoi ce qui vient d'être lu est-il l'annonce ? Ce qui va suivre serait-il un de ces livres ardu et abscons propice au développement durable du sommeil de ses lecteurs les plus courageux ? Non. Bien au contraire. Une fois posé le préalable fondamental à la distinction entre corps et esprit, corps et âme, c'est selon le vocabulaire de chacun, il suffit de se laisser guider par ce qui surgit au quotidien de nos vies, particulièrement repérable lorsqu'on s'approche des limites de l'autonomie dans le grand âge affecté. Selon le montage platonicien, lorsque les cellules du cerveau se détériorent, c'est l'accès à la noblesse ou à la divinité en l'homme qui s'échappe, laissant à l'abandon un corps réduit à lui-même, dément. De *de-mens*, sans esprit et sans mémoire, supposé retourner à l'enfance, de *in-fans*, sans parole et sans encore de souvenirs. Laisse à lui-même, sans le contrôle et le gouvernement de l'esprit, le corps est ignoble, puant, et

19. A.R. Damasio, *L'Erreur de Descartes*, Paris, Odile Jacob, janvier 2010.

20. A. Kojève, *Introduction à la lecture de Hegel. Leçons sur la phénoménologie de l'esprit*, professées de 1933 à 1939 à l'École des Hautes Études, réunies et publiées par Raymond Queneau, Gallimard, coll. « Tel », avril 2011. Voir en particulier la sixième conférence de 1937-1938.

horrible et nauséabond déchet, exhalaison de miasmes putrides, danger mortel pour qui serait à son contact immédiat. Ayant perdu jusqu'au souvenir de sa constitution, il n'a plus d'autre avenir que son destin de décomposition, risque infectieux pour les autres corps. Le médecin est forcément convoqué pour sécuriser la vieillesse, tant du point de vue de la santé publique que de la santé individuelle. Dans son périmètre de sécurité surgit à son tour le professionnel de la mémoire, correspondant symbolique du concept de l'âme version laïque, positivée par la statistique des performances mnésiques. Quel lien entre Platon, Descartes et les cartésiens ? Saint-Augustin et sa conception du temps, de la mémoire et du peu d'étendue d'icelle. En se focalisant sur la mémoire, verbale en tout premier lieu, le cogniticien protège magiquement la population jeune et anti-âge contre les méfaits de la dissolution du temps, de l'histoire.

Mais est-il bien raisonnable de s'en remettre à de tels soldats mobilisés contre la dissolution de la mémoire, annonce de la dissolution des corps ? Évidemment non. Car il s'agit de faux problèmes issus d'une représentation erronée du monde de l'homme. Toutefois, ce monde fabriqué depuis près de vingt-cinq siècles selon ce modèle grec est devenu très consistant et très résilient. La construction artificielle de l'univers de l'homme passe ordinairement pour être vraie. Elle passe pour être l'unique, la réelle, l'immuable, l'inaffable. Et en son nom se commettent des dégâts considérables. D'où l'intérêt d'envisager d'en changer, dans l'espoir d'en trouver une qui serait plus adéquate et moins maltraitante pour l'homme d'aujourd'hui et, notamment en ce qui concerne Psychologie & Vieillesse²¹, pour ceux qui en ont la charge sur ses vieux jours. Notre exploration va se restreindre à l'angle de la valorisation des parties de l'homme selon la philosophie dualiste, mais dans son expression la plus quotidienne des plaisirs, des interdits, des contraintes, des souffrances vécues par l'ensemble de la communauté gérontologique : personnes âgées, personnel, familles, société. Avec l'hypothèse alternative de la sortie du dualisme pour dire, accompagner et soigner l'homme. Dans son grand âge mais, forcément, à tout âge aussi.

21. Psychologie et Vieillesse est une association loi 1901, fondée en 1987 dans le but de fournir aux professionnels de la gérontologie des éléments d'analyse de la pratique issus des sciences de l'homme.